

Jean Lombard

Aspects de la *technè* : l'art et le savoir dans l'éducation et dans le soin

Avertissement

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.



Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le CLEO, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

Référence électronique

Jean Lombard, « Aspects de la *technè* : l'art et le savoir dans l'éducation et dans le soin », *Le Portique* [En ligne], 3-2006 | Soins et éducation (I), Sources et attendus philosophiques, mis en ligne le 08 janvier 2007. URL : <http://leportique.revues.org/index876.html>

DOI : en cours d'attribution

Éditeur : Association Le Jardin

<http://leportique.revues.org>

<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne à l'adresse suivante : <http://leportique.revues.org/index876.html>

Document généré automatiquement le 16 juillet 2009. La pagination ne correspond pas à la pagination de l'édition papier.

Tous droits réservés

Jean Lombard

Aspects de la *technè* : l'art et le savoir dans l'éducation et dans le soin

- 1 L'analyse des métiers et des professions tient une grande place dans les dialogues de Platon, à tel point que des interlocuteurs de Socrate, comme Alcibiade ou Calliclès, expriment leur lassitude devant ce procédé¹. Elle commande aussi dans le système aristotélien la réflexion, fondamentale à bien des égards, sur l'art(*technè*) - et c'est avec ce mot que commence l'*Éthique à Nicomaque*². Cependant, deux de ces activités seulement, aujourd'hui extérieures au territoire de la philosophie, même si elles conservent avec lui des liens révélateurs, en ont d'abord été en Grèce, à l'aube de leur histoire, de simples provinces : *éduquer* et *soigner*.

Éduquer et soigner comme tâches philosophiques

- 2 Éduquer, d'abord, parce que l'éducation est tenue pour le premier devoir de la cité, « le point de départ qui convient dans l'ordre politique »³ et même « l'unique chose importante »⁴ pour l'État selon Platon. Dans la *Politique* d'Aristote aussi, la fonction de l'État sera d'être l'éducateur suprême, et la pédagogie sera définie comme le moyen par excellence d'édifier la cité et de conserver le régime politique⁵. Venue du lointain idéal homérique de formation chevaleresque, fécondée par les apports de l'époque « tumultueuse et inchoative » des Sophistes, ordonnée et orientée par les « écoles » ouvertes successivement par Platon, Isocrate et Aristote, l'éducation grecque ne se réalisera pleinement qu'à l'époque hellénistique, considérée comme « la civilisation de la *paideia* »⁶. Cependant, philosopher à l'âge classique aura souvent consisté à enseigner ou à se préoccuper de dire comment enseigner et quels savoirs. On n'en finirait pas d'énumérer les préceptorats et autres métiers pédagogiques exercés alors par les philosophes. L'éducation est à ce point liée à leur activité principale que demeurer extérieur à toute relation éducative est presque suspect : la première obscurité d'Héraclite aura été, aux yeux de Diogène Laërce, de n'avoir été « l'élève de personne »⁷, de n'avoir jamais bénéficié de cette attention du maître qui est la partie la plus visible du soin d'éduquer.
- 3 Au même moment, les recherches et les pratiques relatives à la santé sont également considérées comme appartenant à la philosophie, même s'il existe dans l'héritage homérique une *technè* du soin. L'*Iliade* décrit, par exemple, l'intervention dont bénéficie Ménélas atteint d'une flèche : on lui retire d'abord cette flèche qui l'a blessé, puis on aspire le sang de la plaie et on applique des *pharmaka*. Péan soigne de même Hadès en répandant sur la plaie médicaments et analgésiques (*odynephata*)⁸. En fait il y avait eu des médecines très tôt, comme en atteste l'existence du dieu guérisseur Asclépios, père de Hygie (la vie saine) et de Panacée (celle qui guérit tout). L'origine de la médecine des temples, liée comme son nom l'indique au mysticisme et aux pratiques religieuses, se perd dans la nuit des temps. Les temples resteront un dernier recours pour les malades, une sorte de service de « soins palliatifs » avant la lettre. Néanmoins, l'histoire de la médecine sera, pour l'essentiel, celle de sa relation avec la philosophie, et les deux démarches seront pour longtemps marquées par leur origine commune. La médecine rationnelle est, en Grèce, le centre du tout premier débat sur la science. Elle apporte avec elle son propre exemple, très précieux pour l'époque, celui d'une *technè* unique en son genre, à la fois spécialisée, dotée d'un code de déontologie précis, le *Serment* d'Hippocrate, se prêtant à merveille à l'analyse des relations entre la pratique et le savoir et permettant même de comprendre comment un certain savoir-faire issu d'une habileté

peut contribuer à changer la vie des hommes. La médecine sera aussi pour les philosophes une source presque inépuisable de notions et de références. C'est dans des écrits médicaux qu'Aristote découvrira la notion de *juste milieu*, dont il fera en morale l'usage que l'on sait. À l'inverse, la philosophie apportera à son tour à la médecine, aux différents stades de son développement, la puissance de son appareil conceptuel innovant. Elle montrera comment les idées de nature, de cause, d'expérience, d'erreur, peuvent être pensées et transférées à d'autres sciences. Ces contacts incessants seront favorisés par le fait qu'à l'instar d'Hippocrate lui-même les médecins sont souvent philosophes et que bien des philosophes sont aussi médecins, tels Alcmeon, Empédocle ou Diogène d'Apollonie. Dans les cités, les philosophes ont ou tentent d'avoir la haute main sur l'ensemble du discours rationnel. Les médecins sont alors leurs seuls rivaux, puisqu'ils se proposent eux aussi de fonder leurs interventions sur un tel discours et qu'ils sont en même temps des maîtres de vie, même s'ils le sont d'une manière différente. Philosophie et médecine sont donc d'emblée sœurs et concurrentes - plus proches même que des sœurs, puisque nées d'une certaine manière ensemble et l'une de l'autre.

Philosophie et *technè* médicale : la double rencontre

4 Et c'est alors qu'elles sont ainsi entremêlées qu'elles vont par deux fois se rencontrer de manière plus formelle, dans un véritable face à face. La première rencontre est, si l'on peut dire, organisée par Platon, qui voit dans la médecine un modèle de savoir-faire (*technè*). Il s'intéresse aux aspects politiquement transposables de la pratique médicale, il recherche en elle ce qui permet de distinguer un savoir-faire authentique d'un savoir-faire usurpé. Il pense que si on parvient à comprendre à travers la médecine, à travers les succès remportés par les médecins, en quoi consiste être compétent, on pourra mettre en œuvre ce concept de compétence pour déterminer qui est capable de gouverner la cité et même, jusqu'à un certain point, comment la gouverner. Pour Platon, la médecine est donc avant tout une *technè* exemplaire et transposable. Gouverner revient d'ailleurs à soigner autant qu'à éduquer. Mais savoir-faire n'est pas savoir : la médecine apparaîtra finalement comme une poursuite de la vérité destinée à manquer tôt ou tard son objet, parce qu'un savoir authentique ne peut pas naître d'une activité intellectuelle qui repose sur l'observation. Les mathématiques, parce qu'elles sont en quelque sorte à l'abri de l'expérience, deviendront donc, après la *République*, le modèle platonicien du savoir.

5 La seconde rencontre de la philosophie et de la médecine se produira un peu plus tard avec Aristote qui, comme Platon, emprunte d'abord à la médecine les concepts et le lexique nécessaires à l'analyse du fonctionnement de la cité. Ainsi, lorsqu'il traite dans la *Politique* des types de constitution et des équilibres qu'il faut y introduire, l'équilibre des pouvoirs par exemple, il s'appuie sur l'exemple du savant mélange des médicaments qu'on trouve dans les prescriptions des médecins. De même, il analyse la décadence des régimes démocratiques comme le dépérissement d'un corps vivant gagné par la maladie. La cité, dit-il, connaît comme le corps la *phthora*, la corruption liée aux affections graves. La cité se gangrène, pourrait-on dire. Aristote fait sienne la célèbre devise d'Anaxagore selon laquelle « le visible est l'œil de l'invisible ». L'intérieur du corps, c'est-à-dire tout ce qui est caché aux regards, est imaginé à partir de ce qui s'offre à l'observation, le visible dévoilant en quelque sorte les secrets du caché. L'aristotélisme établit ainsi le premier grand système organisé de métaphores médicales de l'Occident, et beaucoup sont des métaphores du soin et de ce qui est soigné. En revanche, il se sépare du platonisme sur un point majeur, en reconnaissant l'expérience et l'observation comme des voies d'accès à la science et en intégrant l'observable dans le connaissable, ce qui entraînera à terme une réorganisation complète du champ du savoir, et donc du statut de la médecine (*iatrikè technè*) et de l'art du soin (*therapeia*).

Fonction du savoir et du savoir-faire : effets classificateurs et évolution

- 6 En effet, l'éducation et le soin vont s'éloigner du champ de la philosophie, par un mouvement qui met en évidence la fonction particulière du savoir et du savoir-faire - et leur proportion - dans chacune des *technè* concernées. La question de la place de la connaissance se pose d'emblée dans la médecine. D'un côté, le médecin est celui qui sait : le diagnostic suppose la connaissance des maladies et de leur classement, le pronostic celle des cas antérieurs, des causes du mal et des effets des traitements. D'un autre côté, second terme de l'ambiguïté, la médecine n'a pas sa raison d'être dans la poursuite de la connaissance. Elle n'est pas une histoire naturelle des maladies, ni une théorie de la médication. C'est bien l'action de soigner, de soulager et de guérir qui est au cœur de la médecine et non le savoir lui-même. La *technè*, vertu aristotélicienne de l'intelligence poïétique et art d'adapter aux cas particuliers les données générales de l'intelligence théorique¹⁰, exprime parfaitement cette tension : une *technè* n'est pas l'application ou la mise en pratique d'une connaissance théorique, elle est d'emblée, si l'on peut dire, un savoir d'ordre pratique, mais un savoir d'un niveau plus élevé que celui qui résulterait de la simple expérience. La *technè* se construit sur l'expérience, mais elle ne naît que dans « un jugement universel, applicable à tous les cas semblables »¹¹. Selon l'exemple bien connu, l'expérience, c'est de savoir que tel remède a guéri Callias ou Socrate et la *technè*, c'est de savoir que telle sorte de maladie peut être guérie par telle sorte de remède. La *technè* médicale est en ce sens porteuse d'un savoir rationnel : la preuve, c'est qu'elle se transmet par un enseignement et non de manière empirique¹². Ce n'est d'ailleurs pas la possession de quantité de savoir qui fait le médecin, mais la possession d'un savoir de type universel. Beaucoup de savoir permettrait dans certains cas à un malade suffisamment habile de se soigner par lui-même, « à l'aide de la seule expérience », mais il demeurerait incapable de soulager d'autres malades que lui : « les soins les plus éclairés sont ceux qui seront donnés à un homme pris individuellement par un homme ayant un savoir de type universel ». L'exercice de la médecine est contenu tout entier dans ce rapport de l'esprit éclairé par le savoir à la multiplicité infinie du réel, impénétrable au non médecin. Platon définissait déjà le métier comme l'art d'appliquer une connaissance générale à des cas concrets, comme le font le pilote ou le médecin¹³. Avec Aristote, c'est un premier statut scientifique de la médecine qui se met en place, traduisant en quelque sorte un investissement progressif de la *technè* par l'*épistémè*. La *technè* médicale a été d'emblée et restera indéfiniment une attente de plus de savoir venant valoriser la part irréductible de savoir-faire autour de laquelle elle est construite.
- 7 L'éducation a connu, en ce sens, une première évolution qui est totalement inverse de celle de la médecine et de l'art du soin, puisque le savoir constitué n'en est pas une conquête mais le point de départ. La naissance de l'idée même d'école est historiquement liée à un moment déterminé de la promotion du savoir. C'est lorsque l'élément intellectuel fut devenu prédominant dans la culture grecque qu'une véritable éducation devint concevable. La naissance d'un authentique enseignement a été corrélative de la constitution de connaissances théoriques qui se distinguent de leurs applications. Par exemple, ce sont les problèmes rencontrés par les techniques de construction des édifices qui ont créé le besoin d'une mathématique, et c'est ce que celle-ci va comporter de théorique et d'universel qui en justifiera l'enseignement, et non pas seulement au niveau supérieur, où elle apporte des connaissances utiles à une application technique, mais au niveau élémentaire, où elle permet une véritable formation et exerce une fonction proprement éducative : il ne s'agit pas d'acquérir l'arithmétique requise par l'agriculture, le commerce ou la navigation, mais de viser à travers cette acquisition la capacité de mémoire, la rigueur de raisonnement et le goût de l'étude qui pourront servir à de tout autres usages et qui contribuent à créer en

celui qui les possède, et du simple fait qu'il les a acquis, la capacité de devenir un homme libre et un citoyen. Les disciplines scolaires se trouvent ainsi fondées comme telles en tant qu'elles ont un sens non plus *épi techné*, en vue d'une application, dans une perspective utilitaire, mais *épi paideia*, en vue de l'accession à la culture et à l'éducation, ou d'autres fins désintéressées, pour reprendre la distinction fondamentale posée par le *Protagoras*¹⁴. Et c'est sur le lien privilégié de l'activité scolaire avec le savoir que Platon fonde une pédagogie dont la nouveauté est de conduire l'élève d'un même mouvement vers l'acquisition de la connaissance et d'édification d'un savoir-être : la première entraîne la seconde avec elle, tant sont grands d'une part la puissance des savoirs et d'autre part le pouvoir des pensées que l'élève doit forger pour les acquérir. Cela n'entraîne d'ailleurs nullement que cette pédagogie soit nécessairement sévère et indifférente aux intérêts spontanés ou aux besoins ludiques de l'enfance¹⁵, mais la nature de ce qui est appris importe davantage que les façons d'apprendre. Loin de résulter simplement de la formation, le savoir lui-même est formateur. La *paideia* suppose en ce sens une *technè* réduite, qui se résume à la mise en contact de l'élève avec le savoir, ce qui rend presque inutile la pédagogie au sens où nous l'entendons aujourd'hui : le savoir exerce par lui-même une fonction éducative qui dépasse de beaucoup son contenu intellectuel ou pratique, de sorte que le but de l'enseignement n'est pas de faciliter ou de multiplier les acquisitions mais de leur permettre d'apporter les profits qu'on en attend non pas tant en termes d'avoir qu'en termes d'être, c'est-à-dire d'édification de la personne. Dans cette perspective, qui est la forme la plus radicale d'humanisme dont s'inspirera l'école occidentale, la fonction de la *technè* est en quelque sorte exercée directement par la puissance propre du savoir. La situation d'Héraclite que nous évoquions préfigurait en ce sens le sort commun : nul n'est jamais l'élève de personne, mais seulement du savoir lui-même. En ce sens, la tâche d'éduquer ne comporte en tant que telle aucune sorte de soin, sinon au sens le plus large et le plus général du terme d'attention bienveillante portée par le maître à l'enfant ou à l'adolescent qui étudie, afin de le protéger et de le surveiller. Au reste, le *pédagogue*, qui est comme on sait un serviteur, n'a qu'un rôle modeste d'accompagnateur, et même le maître d'école proprement dit (*didaskalos*) exerce alors un métier peu considéré : les seuls véritables maîtres sont ceux qui à la fois transmettent et établissent le savoir, dans les écoles philosophiques ou médicales, par exemple.

***Epimeleia et therapeia* ou la constitution d'un territoire du soin**

- 8 Cette situation particulière, qui est une sorte de dissolution de la *technè* dans l'efficacité propre du savoir qu'elle devrait transmettre, souligne bien les divisions internes de la notion grecque de soin. Celle-ci se répartit en effet autour de deux grands axes. D'un côté, le *souci de*, l'*attention portée à*, l'application, la recherche de l'action réussie (minimum de la *technè* pédagogique), et par ailleurs tous les lieux communs de l'aide, de l'accompagnement, du *prendre soin*. Soin renvoie ainsi tantôt à l'objet de l'action, tantôt à sa qualité, tantôt encore à l'action elle-même. Ce n'est que beaucoup plus tard, au 19^{ème} siècle, que le mot soin désignera spécifiquement les soins de santé, après avoir longtemps été le *souci*, d'une manière qui au reste met aussi en relief plusieurs des aspects majeurs du soin médical : souci de celui qu'on soigne, souci de soi de celui qui *se soigne* - et dont l'extension à l'autre s'appelle sollicitude, disait Heidegger - souci de celui qui soigne, souci de celui qui a besoin de soins... En évoquant le « soin de la République », Tacite désignait une tentative pour la conserver, pendant quelques temps du moins, en bon état¹⁶ et c'est ce qui donne à la formule une apparence presque médicale.
- 9 Soins dans l'exécution d'une tâche, dans l'exercice d'une profession, dans la gestion des affaires du monde : il s'agit toujours, comme le rappelle l'étymologie française du mot, de

prendre en compte les besoins et de les satisfaire. Le soin est ce qui satisfait le besoin¹⁷ : pour ce qui concerne le corps, entretien des fonctions vitales, alimentation, hygiène, puis, dans un sens plus spécialisé, apport de médicaments et de soins proprement infirmiers. Entre précaution, traitement, veille, intervention sur le corps, tout soin comporte pour finir deux éléments : soigner *quelque chose* et soigner *quelqu'un*, le premier relevant d'un pouvoir qui soulage et guérit, le second d'une prise en compte d'autrui, d'une sollicitude qui suppose une générosité. D'un autre côté, en effet, le soin se définit par rapport aux deux grands fondamentaux légués par la pensée grecque et qui en organisent le champ, le *prendre soin (epimeleia)* et le *soigner (therapeia)* proprement dit, dont les variations de proportion permettent d'écrire presque toute l'histoire du soin en Occident.

10 Ce qui les distingue, n'est pas seulement, au rebours de ce qu'on croit souvent, l'extension du concept (prendre soin serait plus large que soigner), ni l'implication plus ou moins grande dans le soin du corps (soigner serait plus spécialisé que prendre soin). *Epimeleia*, qui regroupe en grec toutes les acceptions générales et désigne ainsi plutôt le fait de *s'occuper de*, depuis prendre simplement en compte jusqu'à surveiller, administrer, gérer, désigne aussi le soin que l'on prend du corps, comme en témoigne un célèbre passage de la *République* à propos de la préoccupation démesurée dont peuvent faire l'objet la santé et les soins et traitements médicaux¹⁸. Simplement, cette prise en compte demeure conforme à des règles communes de gestion qui sont complexes et supposent donc des compétences. Dans le livre X des *Lois*, Platon emploie *epimèlès*¹⁹, celui qui prend soin (ou celui dont on prend soin), pour des domaines tout autres que la santé et l'entretien du corps, mais chacun d'eux correspond à un niveau de spécialisation équivalent²⁰. Le latin *cura* et sa famille, comme le français *soin* à l'origine, confondent, à partir de cette équivalence, des compétences différentes. *Cura* renvoie aux affaires du pays ou du domaine, au souci, à l'inquiétude, à la préoccupation de l'esprit, *curabilis* désigne tout ce qui peut-être guéri, *curare* regroupe tous ces sens et leur adjoint un ensemble sémantique où voisinent et interfèrent soigner et guérir : soigner quelqu'un, soigner une blessure, traiter ou guérir une maladie²¹. Sont donc associés, ou rendus indistincts, comme on voudra, l'idée globale de maintien et d'entretien qui est au centre de l'*epimeleia* et la notion de traitement au sens médical du terme, c'est-à-dire de préparation méthodique d'un retour à la santé par une médication ou une intervention, qui relève spécifiquement de la *therapeia* grecque.

11 La *therapeia* en effet, sans être aucunement dissociable des divers sens d'*epimeleia*, les dépasse dans l'affirmation nouvelle d'un type de soin lié à la connaissance et à la pratique dont est fait cet art spécialisé qu'on appelle *iatrikè technè*. L'origine religieuse ou familiale n'est pas oubliée : le culte aux dieux et le respect des parents s'appellent encore *therapeia* chez Platon²². Les notions de prévenance et de sollicitude portent également ce nom²³. Peu à peu, cependant, à mesure que s'étend le savoir de la médecine, un sens plus spécialisé encore va s'affirmer, autour des notions d'entretien de la vie d'une part, de poursuite de la santé d'autre part. *Therapeia* signifie ainsi prise en charge des individus et des espèces en vue de leur bonne conservation²⁴, et désigne en même temps « l'art de soigner le corps »²⁵, c'est-à-dire, chez Platon, l'ensemble formé par la gymnastique et de la médecine. Se dégage alors, en se détachant de l'*epimeleia*, l'idée du soin comme une mise en pratique et une activation du savoir médical²⁶. Dans cette acception, *therapeia* est indissolublement lié à *iasis*, la guérison, de *iaomai*, qui signifie à la fois soigner et guérir : c'est ainsi tout le domaine de la thérapie qui se trouve constitué et délimité. Dans une sorte de pléonasmе enthousiaste, Platon parle du « médecin qui soigne des corps en traitement »²⁷, formule emblématique de cette conquête conceptuelle. A l'inverse, les *soins palliatifs*, qui relèvent principalement du soulager mais non

du guérir, seraient à classer, au sens strict, dans l'*epimeleia*, comme aménagement de la maladie combattue dans ses seuls effets, plutôt que dans la *therapeia*. Ils correspondent à une avancée de la médecine moderne, liée à l'hôpital et à ses services spécialisés, que la médecine grecque ne pouvait évidemment imaginer et qui eût en outre contredit les positions prises par la plupart des philosophes sur le terme de la vie.

- 12 Le soin moderne, tel qu'il est dispensé par exemple en milieu hospitalier, est ainsi compris entre les limites de l'*epimeleia*, qui représente la nécessité d'entretien du malade, son maintien dans les conditions naturelles de l'existence, en ce sens que l'hôpital doit d'abord permettre de survivre, au sens le plus large, à l'hospitalisation comme à la maladie, et celles de la *therapeia*, par laquelle est recherchée la guérison à partir d'une déclinaison du savoir de la médecine et de la mise en œuvre des ressources techniques et des traitements appropriés, qui à bien des égards supposent une mise entre parenthèses de l'existence ordinaire et une soumission à un ordre qui la nie. L'action hospitalière trouve là sa limite : lieu de vie et lieu de soins ne sont jamais pleinement compatibles, les nécessités du soin induisant une sorte d'oubli volontaire et une mise à l'écart des conditions ordinaires de la vie. En d'autres termes, les exigences de la *therapeia* rendent impossible une authentique *epimeleia* et inversement : le thème récurrent de la déshumanisation de l'hôpital trouve pour une part son origine dans cette contradiction essentielle. Aux frontières d'*epimeleia* et *therapeia* s'affrontent les logiques divergentes et irréductibles que génèrent les deux modèles, parental et médical, du soin. Le premier est, d'origine, un modèle de vie, une effort constant de réponse à des besoins globaux, matériels et psychologiques, il suppose des compétences « naturelles » (de type maternel, par exemple) ; le second est dissociatif, il vise la guérison d'un mal déterminé et il suppose une compétence qui est de nature technique, fondée sur un savoir-faire entièrement appris, placée sous la responsabilité du savoir, et par conséquent, à ce titre, essentiellement perfectible²⁸.

L'idée de nature et le rapprochement de la *technè* et de la *paideia*

- 13 En fait, la constitution d'un territoire du soin et l'apparition d'une autonomie de la fonction soignante ont été rendues possibles par les progrès du savoir médical. C'est des avancées de l'*epistemè* que semblent s'être nourries, comme par contraste, celles de la *technè*, selon un mouvement qui a été observable dès les premiers temps de la médecine : en marquant ce net infléchissement par rapport à l'état de la médecine hippocratique, la pensée médicale d'Aristote a accentué la différenciation entre la théorie médicale et l'espace thérapeutique - qu'elle a donc contribué à instituer. Le rapprochement du savoir-faire et du savoir a assuré la promotion de l'un et de l'autre au sein de la *technè* médicale mais aussi dans d'autres domaines, notamment l'éducation. Alors que Platon avait opposé dans *Protagoras* la *paideia* et la *technè* comme la visée désintéressée à la visée utilitaire, Aristote les met sur le même plan à la fin du livre VII de la *République* : l'action éducative est rapprochée de la *technè* parce que « tout art et toute éducation tendent finalement à combler les déficiences de la nature »²⁹. La fonction de l'art est de compléter la nature à partir des matériaux qu'elle fournit : « ou bien il achève les choses que la nature est incapable de mener à terme, ou bien il en imite d'autres »³⁰. Et l'éducation, en effet, part de ce que fournit la nature, à savoir « des dispositions naturelles et des ressources » et elle « les complète ». Toutefois « l'éducation individuelle est supérieure à l'éducation publique, et il en est comme en médecine... »³¹. Soigner et éduquer tendent ainsi à se rapprocher : la médecine et l'éducation prodiguent des soins en concurrence avec l'action de la nature, qui elle aussi, jusqu'à un certain point, conserve, guérit ou fait devenir adulte. Ce sont ici l'unité et le prix des actions humaines sur l'humain qui trouvent leur fondement commun : au-dessus des savoir-faire liés aux divers métiers « poïétiques » - « forgerons, cordonniers et tanneurs » auxquels il était reproché à Socrate d'accorder trop d'importance - des *technè*³² supérieures permettent d'instaurer un ordre qui n'est pas simple soumission à ce qui arrive.

Soigner et éduquer sont des actions conduites au nom de la nature, mais qui en même temps le sont contre elle.

14 Ainsi, la pensée antique a pressenti que le soin, comme l'éducation, porte en lui, indépendamment de son efficacité, quelque chose d'immatériel. L'acte qui redonne la vie ou qui contribue, si peu que ce soit, à rétablir un bien-être ne se situe pas sur le même plan que tous les autres : il dépasse de beaucoup une simple intervention physique ou un effet naturel obtenu sur les choses par une action adaptée. Il n'est pas quantifiable et il possède une valeur inestimable parce qu'il constitue une réponse à une fragilité ou à une faiblesse humaine et vécue comme telle. C'est ce qui fait de lui cet acte disproportionné à sa portée réelle, quelle qu'elle soit, et par nature impossible à évaluer. Les stoïciens, dont tant de traités sont des consultations sur l'âme ou le corps souffrant, posaient, en ce sens, la question hautement symbolique du prix, au double sens du terme, des soins reçus des médecins : « Suis-je redevable d'un surplus, au lieu d'être quitte envers eux pour un simple salaire ? (...) Quelle est donc la raison pour laquelle nous devons tant à ces hommes ? »³³. La singularité irréductible de l'acte soignant, l'absence de référence absolue quant aux résultats qu'il produit, l'écart inéluctable entre sa prescription et son accomplissement, l'insertion dans une chaîne collective d'interventions font du soin dispensé une œuvre qui est hors de portée de toute saisie entièrement objective. L'art véritable du soin tient à ce qui est au-delà de son modèle et ne peut être simplement déduit du savoir qui le fonde. Il est bien cet art qui « dément l'adage *quand on sait on peut* »³⁴ dont parlait Kant. La problématique philosophique du soin, qui est celle de sa relation avec le traitement médical, a également été abordée, malgré le caractère sommaire des thérapeutiques alors pratiquées dans l'Antiquité. La pensée grecque a parfaitement pris en compte que la « prise en charge d'un malade ne relève pas de la même responsabilité que la lutte rationnelle contre les maladies », selon la formule célèbre de Canguilhem. À de nombreuses reprises est affirmée la nécessité d'une médecine qui ne dispense pas des soins disproportionnés aux enjeux. Le terme même de *panourgia* est à lui seul une introduction à la réflexion éthique sur le soin : *panourgos* renvoie à l'idée d'une habileté, d'une adresse, d'une capacité d'être industrieux. Associé à *sophos* par Platon³⁵, il est employé aussi à propos des excès de ceux qui font mauvais usage de leur pouvoir³⁶. Il désigne à merveille cette *technè* dérivée qui ajoute, au fil de l'expérience, de nouvelles connexions, techniques, pratiques, thérapeutiques, théoriques, éthiques, même, au savoir-faire déjà constitué.

15 De la même manière, la pédagogie s'affirmera peu à peu comme *technè* : le signe en sera, à l'époque hellénistique, la perte par le terme *paidagogos* de sa signification étymologique originelle de simple serviteur qui accompagne les enfants et son rapprochement de l'idée de technicien de l'école³⁷. La faiblesse et l'aspect rudimentaire à nos yeux, à l'heure des sciences de l'éducation, du savoir-faire éducatif grec concernent la seule éducation de base, c'est-à-dire une partie de l'art d'éduquer, marquée effectivement par l'absence de référence à une psychologie de l'enfant, par une certaine indigence méthodologique et même par une relative barbarie des procédés d'apprentissage. Mais la *paideia* comprend également un savoir-faire supérieur, touchant, au-delà des apprentissages, à l'action de l'homme sur l'homme. Cet art est mis au service non du développement de l'enfant - l'enfance n'est pas pour les Grecs une fin en soi - mais de la formation de l'adulte, de tout ce qui permet de devenir un homme, cet homme cultivé et libre, et pas seulement instruit, qui est l'objet propre de la *paideia*. Celle-ci abien, en ce sens, une dimension thérapeutique, dont l'effet attendu est de guérir les imperfections inhérentes à l'insuffisance de savoir et de culture (*apaideusia*)³⁸.

L'articulation du savoir et de la pratique face à deux dissymétries majeures

16 Éduquer et soigner apparaissent comme des formes suprêmes de l'attention à l'autre, des tentatives éperdues pour surmonter l'altérité. Elles sont aussi la marque de notre dépendance et le rappel de notre vulnérabilité essentielle. L'acte de soin et l'acte éducatif reposent l'un et l'autre sur la mise en relation d'un manque et d'une compétence, sur l'activation d'une présence savante au service d'un autrui égal et identique. Entre l'immaturation ou l'ignorance de l'enfant et le savoir du maître, entre l'incompétence statutaire du soigné et la compétence du soignant, les situations de dissymétrie sont comparables. De la même manière, le soin et l'éducation - comme le médecin et le maître - partagent cette propriété éminente de chercher toujours à se rendre eux-mêmes inutiles, de travailler à leur propre disparition au profit de ceux à qui ils s'adressent. La *therapeia* et la *paideia* retracent ainsi toute la souplesse de la catégorie grecque de *technè*. À travers leur évolution, faite surtout des variations de l'importance relative de la connaissance et de la technique, s'est construit le modèle original d'une articulation entre le savoir et la pratique, où celle-ci n'est pas seulement l'application de celui-là mais sa condition même. Le premier mot de l'*Éthique à Nicomaque* en est aussi, en ce sens, le dernier : si « on ne voit jamais personne devenir médecin par l'étude d'un recueil d'ordonnances », ici emblème du savoir figé et séparé de l'action et, par tant, de la réalité, c'est parce que « ces indications ne paraissent utiles qu'à ceux qui possèdent l'expérience et perdent toute valeur entre les mains de ceux qui en sont dépourvus »³⁹. La *technè* a sur la simple *technique* une supériorité éclatante : loin d'être seulement le moyen entièrement préétabli de certaines fins, elle est aussi l'art de « se retrouver et s'orienter dans un domaine inconnu »⁴⁰, assurant ainsi l'avancée du savoir.

Notes

1 Voir par exemple *Banquet*, 221 e et *Gorgias*, 490e - 491 a.

2 Aristote, *Éthique à Nicomaque*, 1094 a 1.

3 Platon, *Euthyphron*, 2, d.

4 Platon, *République*, IV, 423 e.

5 Aristote, *Politique*, IV, 9, 1294 b 20-25. Voir aussi les livres VII et VIII sur l'éducation.

6 C'est au VI^{ème} siècle qu'ont été ouvertes les premières écoles de médecine (Crotone et Cyrène, avant Cnide et Cos) et les écoles de philosophie comme Milet ou Elée, d'abord écoles « de purs savants qui n'ont pas encore le loisir de se faire éducateurs », comme le montre dans une analyse pénétrante H.I. Marrou, *Histoire de l'éducation dans l'Antiquité*, t. I, *Le monde grec*, Paris, Seuil, pp. 83-84. L'idée d'éducation dans sa plénitude ne s'impose que plus tard, avec la civilisation de la *paideia* : cf. p. 147 et suivantes.

7 Diogène Laërce, *Vie, doctrine et sentences des hommes illustres*, IX. Le texte insiste sur « l'objet d'étonnement » que fut sa jeunesse sans apprentissage apparent : « étant jeune il disait ne rien savoir, mais quand il fut un homme il déclarait tout savoir ».

8 *Iliade*, IV, v. 188-219 et 400-401.

9 Une partie de cet appareil métaphorique est empruntée aux écrits hippocratiques, par exemple à l'*Ancienne médecine* à propos du rôle de la forme des organes dans la douleur et son traitement, ou à Platon, comme la comparaison du réseau vasculaire avec l'irrigation des jardins, celle du ventre avec une mangeoire, celle du cœur avec le poste des gardes de l'Acropole, qui étaient déjà dans le *Timée* (voir notamment 70 a-b et e, 73 d, 77 c-d etc...). Aristote apporte des changements substantiels à ce système, qui de manière de parler va se transformer en raisonnement analogique et en mode d'explication causale.

10 Cf. notamment Aristote, *Éthique à Nicomaque*, 1094 a, 1140 a, L'*epistemè* est la science de l'intelligence théorique, dont se distingue précisément la *technè*.

11 Aristote, *Métaphysique*, A, 1, 981 a.

12 C'est en effet l'enseignement qu'il a reçu qui fait le médecin. Cependant, la médecine n'était pas, en Grèce, une profession au sens moderne du terme et la qualification des médecins n'était pas réglementée, si

on excepte deux cas très précis : les médecins publics nommés par l'Assemblée et les médecins militaires. Tout le monde pouvant se dire médecin, la compétence devait être en permanence prouvée par les médecins eux-mêmes : le savoir-faire était ainsi garant de la possession du savoir.

13 *République*, I, 341 d-342 e.

14 Platon, *Protagoras*, 312 b. Ce texte sépare l'apprentissage d'un art dans lequel on veut devenir « professionnel » de celui, quoique portant sur le même objet, qui a pour fin l'éducation d'un « homme libre ». Le caractère utilitaire d'un apprentissage le disqualifie donc comme activité éducative.

15 Voir, par exemple, dans la *République*, VII, 536 d-e, l'impératif d'une pédagogie qui se fonde sur le jeu et sur des leçons « qui ne sentent pas la contrainte » et permettent « de découvrir les dispositions naturelles de chacun », car « l'homme libre ne doit rien apprendre en esclave ».

16 Le rapprochement de l'individu et de la cité, auxquels s'appliquent un même lexique médical et, métaphoriquement, une même pensée de la santé et de la maladie est une constante dans la pensée antique, surtout à partir des analyses politiques de Platon.

17 De l'ancien français *bisunnia*, souci, besoin, apparenté à *besogne*.

18 Platon, *République*, III, 407 d.

19 *Lois*, X, 909 e. Il s'agit des « offrandes religieuses faites dans les temples publics aux prêtres et prêtresses qui ont la charge de les consacrer ». Or cette consécration, dit un peu plus loin de texte, « n'est pas une affaire facile et demande beaucoup de réflexion ». L'ensemble du passage met ainsi en relief la dimension religieuse, sacrée, des origines de la notion de soin.

20 C'est du reste cette équivalence même qui en fait souvent tout l'intérêt aux yeux de Platon, toujours attentif à la comparaison entre politique et *technè* médicale.

21 *Curare* désigne à la fois veiller à, s'occuper de (*curare aliquem* veut dire chez Cicéron entourer quelqu'un de soins, au sens de prévenances), faire le nécessaire, mais aussi traiter par la médecine, ou par la chirurgie, que Celse, médecin sous Tibère, appellera *medicinae pars quae manu curat*, littéralement la spécialité médicale qui soigne et qui guérit par l'intervention manuelle : la formule atteste que la modalité et la matérialité du soin définissent alors le type de médecine, au lieu d'en découler comme on tend à le penser à présent.

22 Voir par exemple *Phèdre*, 255 a, où le terme désigne une sorte de dévotion.

23 Cf. Thucydide, *Guerre du Péloponnèse*, I, 55, où on « prodigue des soins » aux prisonniers.

24 Voir par exemple *Histoire des Animaux*, livre VI, ch. 25, 5-10.

25 Platon, *Gorgias*, 464 b. À l'art de soigner le corps correspond celui de soigner l'âme, qui est la politique et comporte aussi deux espèces d'art, le législatif et le judiciaire. Au total il y a donc « quatre arts, visant à soigner le mieux possible, ceux-là le corps et ceux-ci l'âme » (464 c). Platon dit aussi *therapeuma* pour le soin du corps (*Gorgias*, 524 b).

26 Voir par exemple dans Aristote, *Métaphysique*, 1032 b, comment le soin, en tant que moyen de rendre la santé, découle de l'analyse médicale des causes de la maladie.

27 *Lois*, III, 684 c.

28 Cf. F. Worms, « Les deux concepts du soin, Vie, médecine, relations morales », *Esprit*, janvier 2006, pp. 141-156.

29 Aristote, *Politique*, VII, 1336 b.

30 Aristote, *Physique*, II, 8, 199 a 15.

31 Aristote, *Éthique à Nicomaque*, X, 10, 1180 b.

32 Voir par exemple *Banquet*, 221 e et *Gorgias*, 490e - 491 a.

33 Sénèque, *De beneficiis*, VI-XI.

34 Kant, *Critique du Jugement*, § 43.2 : « seul ce qu'on n'a pas aussitôt l'habileté de faire du fait qu'on le connaît de la manière la plus parfaite relève de l'art ».

35 Platon, *République*, 409 c.

36 Cf. Sophocle, *Philoctète*, 448.

37 Cf. H.-I. Marrou, *op. cit.*, pp. 217-220.

38 La notion est notamment utilisée par Platon, *Gorgias*, 527 e.

39 Aristote, *Éthique à Nicomaque*, X, 10, 1181 b.

40 A.-C. Masquelet, « Médecine et Philosophie », *Revue de chirurgie orthopédique*, 1999. Ce texte examine la chirurgie moderne à la lumière du concept de *technè* et met en évidence, à travers l'activité du chirurgien, le lien essentiel qui demeure entre la philosophie et la médecine.

Pour citer cet article

Référence électronique

Jean Lombard, « Aspects de la *technè* : l'art et le savoir dans l'éducation et dans le soin », *Le Portique* [En ligne], 3-2006 | Soins et éducation (I), Sources et attendus philosophiques, mis en ligne le 08 janvier 2007. URL : <http://leportique.revues.org/index876.html>

À propos de l'auteur

Jean Lombard

Jean Lombard, ancien élève de l'École Normale Supérieure de Saint-Cloud, Inspecteur d'Académie, docteur d'État, s'est intéressé à la relation entre la philosophie antique et le savoir médical dans *Platon et la médecine, le corps affaibli et l'âme attristée* (1999) et *Aristote et la médecine, le fait et la cause* (2004). Il a consacré à l'histoire de la philosophie grecque plusieurs ouvrages sur la fonction éducative du savoir et son lien avec le champ politique, comme *Isocrate, rhétorique et éducation* (Klincksieck, 1990) et *Aristote, politique et éducation* (1994), thèmes sur lesquels il a dirigé une série d'études, *l'École et la cité, l'École et les savoirs, l'École et l'autorité, l'École et les sciences* (1999-2005). Son parcours dans l'enseignement, l'administration de l'éducation et la coopération internationale l'a conduit de l'Océan Indien en Amérique du Nord, en Afrique et dans le Pacifique Sud. Il dirige aux éditions L'Harmattan la collection *Hippocrate et Platon, études de philosophie de la médecine*, où il vient de publier *L'épidémie moderne et la culture du malheur, petit traité du chikungunya* (2006). Il co-dirige chez le même éditeur la collection *Éducation et philosophie* (Paris). Il anime par ailleurs des programmes de formation continue « philosopher à l'hôpital » destinés au personnel soignant.

Droits d'auteur

Tous droits réservés

Résumé / Abstract / Resumen

Éduquer et soigner ont été en Grèce, à l'aube de leur histoire, des provinces du territoire philosophique : l'éducation comme premier devoir politique de la cité, le soin comme élément d'une médecine qui est sœur et rivale de la philosophie. Mais l'aristotélisme entraînera bientôt une réorganisation du champ du savoir. L'éducation et le soin vont s'éloigner de la philosophie par un mouvement qui met en évidence la fonction particulière du savoir et du savoir-faire au sein de la *technè*. Celle-ci en effet n'est pas l'application d'une connaissance théorique, elle est par elle-même un savoir d'ordre pratique. La médecine a été d'emblée (et elle est demeurée longtemps) une attente des savoirs qui fonderaient et valoriseraient ses savoir-faire. L'éducation a connu en revanche dans un premier temps une histoire inverse, puisque le savoir n'en a pas été une conquête mais le point de départ : la naissance de l'idée même d'école est liée à un moment de la promotion des connaissances, et la pédagogie est de ce fait une *technè* réduite à sa plus simple expression de mise en contact de l'élève et du savoir. Les avancées de la pensée médicale permettront, autour des deux axes du soin, l'*epimeleia* et la *therapeia*, l'affirmation d'une autonomie de la fonction soignante. En même temps, *paideia* et *technè* que Platon opposait comme la visée désintéressée à la visée utilitaire, seront rapprochées par Aristote comme étant, en tant qu'arts, des moyens de compenser les déficiences de la nature. L'évolution parallèle des catégories du soin et de l'éducation retrace ainsi toute la construction du modèle grec d'une articulation originale entre le savoir et la pratique, où celle-ci n'est pas seulement l'application de celle-là.

In Greece, from earliest times, to educate and to heal belonged to the realm of philosophy. Education stood as the foremost duty of the polis, whilst medical care and medical lore were sister disciplines of philosophy. Aristotelian doctrine however soon brought about a reassessment of the fields of knowledge. Thus education and medical therapy were to drift apart from philosophy following a trend that highlighted the specificity of both knowledge and skills within *technè*. Indeed, skills or crafts are not just applications of theoretical learning, they stand as practical forms of knowledge in their own right. From the start (and for long hereafter) medicine stood as a branch of learning that was to become the basis of - and validate - skills. As for education it followed a reverse path from the beginning. Knowledge did not proceed from education but rather, became its starting point. The origins of the very concept of a school was linked to the need to promote learning and teaching. Education thus represented a *technè* in its simplest form bringing together pupils and knowledge. The advancement of medical lore supported by *epimeleia* and *therapeia* hence allowed medicine to become autonomous. Though Plato opposed *paideia* and *technè*, the first being deemed a disinterested approach whilst the latter was utilitarian, the two were reunited by Aristotle since for him these were crafts designed to compensate Nature's shortcomings. The parallel paths followed by medicine and education, illustrate the construction of the Greek model. It consisted in an innovative articulation of knowledge with practical skills, the latter not being mere applications of the former but their pre-condition.

Educar y curar en Grecia, desde los albores de su historia, pertenecieron al ámbito de la filosofía: La educación como primer deber político de la Urbe, la cura como elemento de una medicina a la vez hermana y rival de la filosofía. Aunque el aristotelismo llevará pronto a una re-organización del campo del saber. Tanto la educación como la cura se alejarán de la filosofía a través de un movimiento que pone en evidencia la función particular del conocimiento y de la pericia en el seno de la *technè*. Esta, de hecho, no es la aplicación de un conocimiento teórico sino, por sí misma, un saber de orden práctico. La medicina estuvo en principio (y así permaneció durante mucho tiempo) a la espera de los conocimientos que inspirarían y valorizarían sus prácticas. La educación, sin embargo, siguió en un primer tiempo, una historia inversa, ya que el saber que se le adjudicaba, no era una conquista sino su punto de partida: el nacimiento de la idea misma de escuela está ligado a un periodo de fomento del conocimiento, y la pedagogía es, de hecho, una *technè* reducida a su más mínima expresión relacionando alumno y conocimiento. Los avances del pensamiento médico permitirán, entorno a los dos ejes de la cura, la *epimeleia* y la *therapeia*, la afirmación de una autonomía de la labor curativa. Al mismo tiempo, *paideia* y *technè*, que eran opuestas por Platon como la meta desinteresada ante la meta utilitaria, serán comparadas por Aristóteles, en su condición de artes, como medios para compensar las deficiencias de la naturaleza. La evolución paralela de las diferentes categorías de la cura y de la educación recorre así toda la construcción del modelo griego en una coyuntura original entre conocimiento y práctica, donde esta última no es sólo la aplicación del primero sino una modalidad en sí misma.